

Werner Lehfeldt, *Bismarck und die russische Sprache*, Berlin, Die Mark Brandenburg, 2019, 80 p. – ISBN 978-3-948052-05-8

Otto von Bismarck (1815-1898) est connu pour avoir été l'artisan de l'unité allemande proclamée le 18 janvier 1871 à l'issue de la guerre victorieuse contre la France qui suivait la défaite de l'Autriche à Sadowa (1866) ; devenu dès lors chancelier du Reich, Bismarck mena une politique monarchiste, autoritaire et conservatrice, en réprimant durement l'opposition des libéraux et des progressistes ainsi que celle des minorités nationales soumises à la germanisation (Alsaciens-Lorrains, Danois des duchés et Polonais), ce qui lui valut le surnom bien mérité de « Chancelier de fer ». Afin de mieux isoler la France, il conclut en 1872 une alliance des trois empereurs, d'Allemagne, d'Autriche et de Russie, et ne fut contraint de quitter le pouvoir qu'en 1890. Dans sa biographie, il est un épisode qui ne peut qu'interpeller les slavistes, celui de son séjour à Saint-Petersbourg comme ambassadeur du royaume de Prusse d'avril 1859 à mai 1862 ; ce séjour a été analysé en 1997 sur les pages de notre revue dans l'article de Viviane Andrieu intitulé « La Russie vue par Bismarck. Le séjour à Saint-Petersbourg (1859-1862) » (*Slavica Occitania*, 4, 1997, p. 111-136). La perspective est différente dans l'ouvrage que nous recensons puisqu'il s'agit d'y étudier la relation de Bismarck avec la langue russe nouée à l'occasion du séjour pétersbourgeois. L'auteur en est un éminent slaviste allemand, le professeur émérite de l'Université de Göttingen Werner Lehfeldt, linguiste avant tout, et qui nous avait fait l'honneur de publier un article remarqué dans notre revue en 2001¹.

1. Werner Lehfeldt, « L'écriture arabe chez les Slaves », in Jean Breuillard & Roger Comtet (éd.), *Alphabets slaves et interculturalité*, *Slavica Occitania*, 12, 2001, p. 267-281.

L'ouvrage, rédigé en allemand, s'organise autour de deux grandes parties : « Bismarck et sa connaissance des langues » (p. 9-15) et « Bismarck et la langue russe » (p. 16-70) ; l'auteur a ajouté un résumé en russe, où il utilise l'orthographe prérévolutionnaire (p. 70-74), une bibliographie copieuse (p. 74-77) et quelques souvenirs iconographiques du séjour pétersbourgeois de Bismarck qui incluent la reproduction de deux pages de son cahier d'apprentissage du russe (p. 78-80). On nous rappelle tout d'abord que Bismarck avait acquis une très bonne connaissance du français et de l'anglais au cours de ses années de lycée où il s'était fait remarquer pour ses facilités dans l'apprentissage des langues, lisant dans le texte Byron et Shakespeare ; il disposait aussi de connaissances solides en italien, et même en néerlandais (p. 14). Quant à son allemand, il était d'une rare élégance à en croire ses contemporains ; tous ces dons linguistiques en faisaient un diplomate rêvé à une époque où le français régnait encore en maître dans les chancelleries des ambassades européennes ; il commença sa carrière diplomatique en 1851 comme représentant de la Prusse au parlement de Francfort de la Confédération germanique qu'avait instituée le Congrès de Vienne de 1815. Son départ pour Saint-Petersbourg en 1859 fut vécu par l'intéressé comme une mise à l'écart, conséquence de l'indépendance d'esprit qu'il avait manifestée au parlement.

Jusque-là, Bismarck avait eu quelque contacts avec les langues slaves, en particulier le polonais et le kachoube (qu'il confondait d'ailleurs), le domaine de ce *Junker* typique se situant en effet en Poméranie orientale que peuplait une importante population polonophone ; il semble qu'il disposait de certaines connaissances en polonais et, par la suite, considérant les deux millions de Polonais sujets de l'Empire allemand, il ira jusqu'à recommander l'apprentissage du polonais et du russe plutôt que celui du grec dans l'enseignement.

Dans tous les cas, arrivé en Russie, c'est le russe qui retient son attention ; toujours très consciencieux, il en avait déjà commencé l'étude à Francfort, considérant qu'un diplomate se devait de connaître la langue du pays où il était envoyé en mission. Il engagea donc un précepteur, l'étudiant en droit Vasili Alekseïev (Wassili Alexejew à l'allemande). Il lui aurait d'emblée dévoilé ses intentions : « J'ai décidé de me familiariser avec votre belle langue ; je suis bien conscient des difficultés qu'elle présente pour un étranger, en particulier pour la prononciation ; j'ai fini néanmoins par me résoudre à envoyer au diable tous ces interprètes qui entendent et

voient tout et qui ont fini par m'excéder au plus haut point.» (p. 19). Bismarck avait beaucoup de mérite dans cette démarche, même s'il disposait de facilités et d'une certaine culture linguistique associée à sa curiosité pour les langues ; en effet, quand il se lance dans cette aventure, il a déjà quarante-quatre ans !

La seconde partie de l'ouvrage expose ce que fut l'apprentissage de la langue russe par Bismarck. Les cours durèrent un semestre à raison de deux séances par semaine payées un rouble. Alekseïev devait être un maître efficace puisque c'est à partir de son enseignement avec Bismarck qu'il élaborait une méthode qu'il fit connaître par la suite en publiant en 1872 un ouvrage didactique d'apprentissage du russe pour les germanophones² qui connut un succès durable, avec 24 rééditions jusqu'à la dernière guerre. Cela nous permet de mieux appréhender le contenu des leçons de russe de Bismarck, et d'autant mieux que nous ont été conservés les cahiers de notes de ce bon élève, corrigées par Alekseïev, qui sont analysés aux pages 24-70 (avec une indexation minutieuse de toutes les formes citées).

En tout cas, l'enseignement reçu fut couronné de succès puisque Bismarck, lors de ses audiences, comprenait les apartés du tsar et de ses proches, au point que l'on commença à se méfier en haut lieu de ce personnage trop bien au fait des *rossica* (p. 64-65, p. 73). C'est sans surprise qu'on apprend qu'il maîtrisait aussi parfaitement le vocabulaire populaire, voire scabreux, qui est bien souvent la première conquête des apprenants d'une langue étrangère, et qu'il réservait au commerce avec la domesticité. Il déclarait d'ailleurs beaucoup mieux maîtriser cette langue du peuple que le papotage des salons, comme en témoigne cette déclaration faite à un journaliste français en 1892 : « J'ai beaucoup étudié le russe, mais je ne m'y suis mis qu'à quarante-quatre ans, ce qui est beaucoup trop tard pour assimiler une langue aussi ardue. Je le connais cependant suffisamment pour me faire comprendre des domestiques et des cochers³, ce qui est tout ce dont on a besoin ; la bonne société utilise en effet couramment l'allemand et le français » (p. 63). Ajoutons qu'il était de ce fait devenu un fin connaisseur des jurons russes.

2. Wassili Alexejew, *Neues Lehrbuch der russischen Sprache mit beifügten Sprechübungen und Lesestücken : nach einer prakt. Methode für en Schul-, Privat- und Selbst-Unterricht*, SPb., Schmitzdorff.

3. Ajoutons-y le milieu des chasseurs, car Bismarck, en bon hobereau, a assidûment pratiqué la chasse lors de son séjour russe.

La prononciation est notée dans une transcription latine ou cyrillique pour laquelle Bismarck a dû être guidé par son mentor et qui se rattache plus ou moins à l'usage déjà établi en Allemagne⁴, cependant qu'il prend souvent soin de noter la traduction des mots et expressions russes. On relèvera cependant ce qui nous paraît être des traits originaux dans cette transposition; ainsi en est-il des *jery* (Ъ et ъ) notés après consonne comme suscrits, ce qui est pertinent puisqu'ils notent ainsi la mollesse ou la dureté des consonnes qui précèdent et non un phonème plein (voir *болше* ou *объявлю*, p. 45); par ailleurs, la longueur vocalique est notée la plupart du temps à l'allemande par un *h* suivant la voyelle longue, comme dans *öhbe* = *объ*, p. 39 (voir en allemand les voyelles longues notées avec *h* dans *Stuhl*, *föhren*, *mehr* etc.). Quant à « Ы », il est noté par *ui* ou *ü* (voir *trohnutui* pour *тронутый*, p. 42). La mollesse des consonnes devant voyelle est notée par un *yod*, voir *budjem* pour *будем*. Relevons aussi que la différence d'ouverture de /e/ sous l'accent est consignée : *ä* pour /e/ ouvert devant consonne dure ou en finale (*tjälö* pour *тjэло*); *e* pour /e/ fermé devant consonne molle (*jejo* pour *еэ*).

Les difficultés qui étaient relevées consciencieusement par Bismarck dans ses cahiers sont classiques pour tout étranger qui apprend le russe : la prononciation du son noté en cyrillique « Ы » ; les problèmes d'orthographe liés à l'*akan'e* (réalisation comme [a] du phonème /o/ hors de l'accent, voir la confusion entre *do* et *da*, p. 34) ; la notation des consonnes dures/molles, ou des consonnes sonores/sourdes neutralisées (en fin de mot ou devant sourde) ; l'usage du graphème « Ъ » qui faisait double emploi avec « e ». Il n'y a là rien de bien original puisque toutes ces difficultés sont prévisibles pour qui connaît le système des deux langues⁵ et les très longs développements que l'auteur y consacre (p. 42-70) n'intéresseront que le non initié.

En revanche, le témoignage est plus pertinent lorsqu'il évoque des faits de langue typiques du milieu du XIX^e siècle. Il y a par exemple des indices de la réalisation du /e/ hors de l'accent comme un [i] réduit (phénomène de l'*ikan'e*) alors que l'on consi-

4. Voir Roger Comtet, « Aux sources de la transcription du russe en allemand : Wilhelm Heinrich Ludolf (1655-1712) », in Jean Breuillard & Roger Comtet (éd.), *Alphabets slaves et interculturelité...*, op. cit., p. 135-169.

5. Voir Roger Comtet, « L'accent allemand dans la littérature russe » in Michel Billières & Roger Comtet (éd.), *Autour du russe : études perceptives et comparatives, Slavica Occitania*, 6, 1998, p. 173-212.

dère généralement que la réalisation en [e] réduit, plus normative, était encore typique de Saint-Petersbourg (*ekən'è*); cela laisse penser qu'Alekseïev était originaire de Russie centrale ou méridionale). De même, le yod initial de la 3^e personne du pluriel du pronom personnel est noté (p. 41, *jim* et *jich*), alors que l'on considère désormais que c'est un phénomène résiduel ; il en est de même pour la réalisation en [ɣ] spirant de /g/ qui ne subsiste de nos jours que dans quelques termes religieux (*Boz...*). Le linguiste trouvera son compte dans ces témoignages spontanés.

Bismarck devint capable de lire avec son maître le roman de Tourgueniev *Nid de gentilshommes* [*Dvorjanskoe gnezdo*] qui venait de paraître en 1859, ainsi que la revue subversive de Gertsen (Herzen) *KoloKol* que les ambassades étrangères pouvaient recevoir librement, n'étant pas soumises à la censure. Bien des années plus tard, il lisait toujours la presse russe, mais reconnaissait ses limites, par exemple dans le maniement de l'aspect ; on a conservé de lui cette note digne d'un authentique linguiste (mais aussi d'un militaire dans l'âme...) : « Il est plus facile de défaire dix armées françaises et de réduire autant de places fortes parmi les plus inexpugnables que de maîtriser les aspects du verbe russe » (p. 70). À en croire les témoignages, il était aussi convaincu que la langue russe était infiniment plus raffinée que la société où elle était parlée, que le peuple russe en somme ne la méritait pas : « Il dit que le russe est riche et parfait ; il s'étonne qu'un peuple tel que celui qui dispose d'une langue aussi belle et aussi raffinée soit si arriéré en tant de domaines » (p. 68). Alekseïev devait faire ce bilan du russe de Bismarck dans ses souvenirs de 1895 : « Il pouvait sans difficulté lire la presse russe, mais ne parlait pas couramment, sinon d'une manière un peu heurtée, comme s'il cherchait ses mots ; mais sa langue était dans l'ensemble plutôt correcte. » (p. 23)

Dans tout cela, le linguiste trouve son compte, puisqu'on dispose là d'un document sur la perception du russe par des non natifs, même s'il est un peu banal, mais aussi et surtout d'un témoignage sur les particularités de la langue russe telle qu'elle se parlait au milieu du XIX^e siècle grâce à la notation « naïve », spontanée du russe dans les cahiers de Bismarck. Ajoutons que l'étude de Werner Lehfeld frappe par son érudition, sa minutie qui en fait un modèle du genre. On relèvera aussi la présentation du livre qui est particulièrement soignée, élégante, avec un beau portrait en couleur

de Bismarck en une de couverture⁶. L'étude contribue à éclairer un aspect peu connu des relations germano-russes en même temps qu'elle révèle un côté inattendu de la personnalité de Bismarck, un Bismarck amateur de langues, bien éloigné des clichés en en cours.

Roger Comtet
Université Toulouse Jean Jaurès
LLA – CREATIS

6. Tableau de Becker daté de 1855 alors que Bismarck représentait la Prusse au Bundestag de la Confédération germanique à Francfort.